

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Sylvie FAINZANG : Pour une anthropologie de la maladie en France, Un regard africaniste, coll. Cahiers de l'Homme, N.S. XXIX, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences sociales, Paris, 1989, 109 p., biblio.

par Raymonde Giordani

Anthropologie et Sociétés, vol. 14, n° 1, 1990, p. 156-157.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/015120ar>

DOI: 10.7202/015120ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

MANN T.

- 1931 *La montagne magique*. Paris : Fayard.
 1950 *Docteur Faustus*. Paris : Albin Michel.
 1987 *Mort à Venise*. Paris : Grands Écrivains.

SONTAG S.

- 1978 *Illness as Metaphor*. New York : Farrar, Straus et Giroux.

Ruth Murbach

Département des sciences juridiques
 Université du Québec à Montréal

Sylvie FAINZANG : *Pour une anthropologie de la maladie en France. Un regard africaniste*, coll. Cahiers de l'Homme, N.S. XXIX, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences sociales, Paris, 1989, 109 p., biblio.

Ce livre se situe dans une tendance assez récente en anthropologie et relativement peu exploitée, celle qui consiste à appliquer l'approche anthropologique à l'étude des sociétés urbaines occidentales. Cette expérience relève plus précisément du domaine de l'anthropologie de la maladie. L'auteure analyse la causalité de la maladie, ses relations avec les autres systèmes de représentation et les divers recours thérapeutiques disponibles, bref la place de la maladie dans la vie quotidienne d'une communauté française. Fainzang retient l'hypothèse centrale que la maladie est l'expression des tensions entre individus et entre groupes, lesquelles se traduisent par des mises en accusation de ceux qui sont jugés responsables du mal et conditionnent les recours thérapeutiques adoptés. Mais il y a plus, puisque Fainzang établit une comparaison entre différentes interprétations du mal telles qu'elles s'expriment dans une communauté française et dans les sociétés lignagères africaines, concluant à une logique similaire dans les deux cas, même si cela donne lieu à des orientations distinctes.

Dans les trois premiers chapitres, l'auteure retrace les grands courants en anthropologie de la maladie et y situe sa propre pensée, tributaire d'une double tendance, fonctionnelle et cognitive (chap. 1). Puis elle fait l'hypothèse, que certains trouveront osée, que la maladie permet de poser plusieurs questions dont la pertinence demeure, quelle que soit la société à l'étude (chap. 2). C'est cette certitude qui l'entraîne vers « une investigation de type anthropologique » des représentations de la maladie au sein de la société française (chap. 3). Mais, contournant les inévitables sociétés rurales sur lesquelles se penchent depuis longtemps les anthropologues en milieu occidental, Fainzang leur préfère un cadre d'observation « péri-urbain » où manières de vivre rurales et urbaines se côtoient. Il s'agit d'une commune située à proximité de Paris, où vit une population autochtone au passé agricole à laquelle se sont joints successivement une immigration polonaise bien intégrée et des groupes nomades en train de se sédentariser tout en vivant en marge des autres groupes. Vers les années 1960, une immigration portugaise est venue combler les nouveaux besoins en main-d'œuvre. Cette population présente des différences socioculturelles qui se prolongent dans l'appropriation de l'espace. Les relations tendues, dans et entre chaque groupe, donnent lieu à des comportements d'évitement (chap. 6).

Fidèle à ses préoccupations passées, l'auteure veut comprendre les liens qui existent entre le discours des gens sur la maladie et les rapports qu'ils entretiennent entre eux. Elle interroge leurs recours thérapeutiques en parallèle avec leurs comportements quotidiens

(chap. 4). Notons que cette étude ne présente aucune particularité méthodologique et que Fainzang a adopté des procédés connus en anthropologie (chap. 5). Par ailleurs, la désignation par les sujets eux-mêmes de la maladie, la description des contextes dans lesquels le phénomène est observé et la fonction qu'on lui attribue constituent une des grandes orientations de la recherche. Selon l'auteure, il s'agit d'une nouvelle manière de désigner la maladie que les concepts et les modèles interprétatifs utilisés jusqu'ici en anthropologie de la maladie ne permettent pas de classer. D'où sa proposition de créer des « catégories vides » (p. 56) que le malade remplirait lui-même selon son histoire personnelle (chap. 7). Outre l'enrichissement de l'appareillage conceptuel qu'elles entraîneraient, ces catégories éclaireraient la démarche thérapeutique qui n'obéirait plus, selon Fainzang, à la seule logique de l'efficacité.

Cette nouvelle perception de la maladie donne lieu à ce que Fainzang appelle les « stratégies paradoxales », c'est-à-dire des stratégies qui permettent de rendre compte de la pertinence des comportements non seulement du point de vue de la maladie seule, mais aussi des relations du sujet avec les autres événements de la vie quotidienne. C'est pourquoi elle interroge aussi les processus de prise en charge du malade, l'usage des prescriptions ou encore la question de l'efficacité.

Dans les chapitres 8 et 9, l'auteure propose une analyse assez brève des premiers résultats de l'enquête et soumet les éléments de comparaison retenus. L'étude de cas d'une famille portugaise, associée à d'autres exemples brefs mais suffisamment explicites, illustre l'interprétation de la maladie selon quatre modèles de mise en accusation. C'est à partir de ces modèles, mais aussi des conditions et des zones de mise en accusation que s'élaborent les comparaisons entre les sociétés lignagères africaines et la commune de Ville-du-Bois.

L'auteure trouve dans les deux sociétés des modèles d'auto-accusation et de mise en accusation de l'Autre. Le premier modèle est courant en anthropologie. Le deuxième donne lieu à une distinction puisque l'Autre, quand il est familier ou proche, remplit le même rôle dans les deux sociétés comparées, alors qu'il est suspecté à cause de sa proximité même avec Ego. Cependant, dans la commune française à l'étude, l'Autre présente un autre visage. Il peut être éloigné ou étranger et cette différence avec Ego justifie sa mise en accusation. Autre différence entre les communautés comparées : la mise en accusation de la société spécifique à la communauté de Ville-du-Bois. Enfin, les conditions de mise en accusation diffèrent d'une société à l'autre. Secrètes dans la communauté française, elles sont publiques dans la société lignagère. Pour Fainzang, quel que soit le type de mise en accusation, il « fonctionne comme grille de lecture des relations du malade avec son entourage » (p. 75) et traduit ultimement les tensions qui existent dans la communauté. L'anthropologie ne nous a pas habitués à appliquer ses outils aux sociétés urbaines occidentales et en ce sens, cet ouvrage suscite beaucoup d'intérêt, à tel point que nous avons regretté qu'il ne s'agisse que de « premiers résultats », nécessairement limités. Cependant, puisque l'auteure affirme sans ambages que « l'anthropologie ne se réduit pas à l'étude exclusive des sociétés exotiques » (p. 16), on peut déplorer qu'elle ne se soit pas livrée à un exercice plus convaincant en s'attaquant à un milieu franchement urbain, ce qui aurait permis une illustration plus explicite de son postulat. Malgré cette réserve, l'ouvrage de Fainzang présente un intérêt particulier en raison de la cohérence de l'exposé, de la clarté du raisonnement et de la langue, et parce que, à travers les comparaisons proposées entre sociétés occidentales et africaines, l'auteure recherche moins les différences que le visage de l'être humain universel.

*Raymonde Giordani
Département d'anthropologie
Université Laval*